

Éduquer à l'anarchisme ?

**Marianne Enckell,
en dialogue avec Barry Pateman**

ALLEZ VOIR LE SITE INFOKIOSQUES.NET : VOUS Y TROUVEZ SEPT cents à huit cents « brochures subversives à lire, imprimer, propager ». Des classiques de l'anarchisme, des pamphlets actuels, des extraits de livres, mais aussi des manuels d'électricité, de couture ou de crochetage de serrures ; mais aussi un texte quasi programmatique de Michel Foucault (seconde préface à *l'Histoire de la folie à l'âge classique*, 1976) souhaitant que le livre « se recopie, se fragmente, se répète, se simule, se dédouble, disparaisse finalement sans que celui à qui il est arrivé de le produire puisse jamais revendiquer le droit d'en être le maître, d'imposer ce qu'il voulait dire, ni de dire ce qu'il devait être ».

Les animateurs du site connaissent probablement le nombre de visites et de téléchargements, mais il est impossible de savoir combien de textes sont repris sur d'autres sites, combien de photocopies circulent. Vieille tradition anarchiste que celle de la « propagande par l'écrit », de la brochure à un sou distribuée de la main à la main. Un peu oubliée depuis les vaillants textes polycopiés des « années soixante-huit », elle fait depuis quelques années sa réapparition grâce aux instruments offerts par la Toile.

Est-ce ainsi que l'on fait des anarchistes ?

Barry Pateman, collaborateur des « Emma Goldman Papers », animateur de la Kate Sharpley Library entre l'Angleterre et la

Californie, a publié récemment une réflexion sur la diffusion d'une brochure de Kropotkine (« An Appeal to the Young », *Kate Sharpley Library Bulletin*, juillet 2015). Je l'ai traduite ci-après, en truffant son texte de quelques notes et commentaires, et l'ai poursuivie par d'autres citations et réflexions sur la question de la propagande et de la transmission des idées et des valeurs de l'anarchisme.

LA PROPAGANDE PAR L'ÉCRIT

Aux jeunes gens. Quelques réflexions à propos d'un best-seller

Les brochures anarchistes posent toutes sortes de problèmes aux chercheurs. On se demande notamment qui a bien pu les lire. J'ai souvent l'impression que certains des meilleurs textes dont la prescience, après cinquante ou cent ans, nous coupe encore le souffle, n'ont été lus que par une poignée de gens et que nous leur attribuons aujourd'hui une importance qui n'a pas grand-chose à voir avec leur lectorat d'origine ni avec leur impact sur le mouvement.

On ne peut toutefois pas dire cela de la brochure de Pierre Kropotkine, *Aux jeunes gens*. Elle a eu une diffusion remarquable, traversant les courants politiques et les continents avec apparemment une grande facilité, et ce fut sans aucun doute un best-seller.

Publié d'abord dans *Le Révolté* (Genève) entre juin et août 1880, le texte de Kropotkine parut en brochure à l'Imprimerie Jurasienne en 1881. Il connut bien vite d'autres éditions sous forme de brochures ou de feuilleton dans des périodiques. Une traduction allemande parut en 1884 chez Moritz Bachmann à New York, une autre fut publiée par Johann Most en 1887. Plusieurs journaux en allemand reprirent le texte, *Der Sozialist* (Berlin) en 1893, *Freie Wacht* (Philadelphie) en 1895, *Wohlstand für Alle* (rédigé par Pierre Ramus à Vienne) de mai à octobre 1911.

La première traduction parut en roumain dès 1880, d'après le texte paru dans *Le Révolté*, puis la brochure fut publiée en une dizaine de langues en moins de vingt ans ; Max Nettlau les répertorie dans sa *Bibliographie de l'anarchie*, Bruxelles, 1897. En 1913, elle en était à 80 000 exemplaires en français. Voir *Peter Kropotkin, Bibliographie*, éd. Heinz Hug, Grafenau et Berne, Anares/Trotzdem Verlag, 1994.

D'autres brochures connurent aussi des tirages impressionnants. Pour prendre le seul exemple des Publications des Temps Nouveaux

à Paris, soit 72 brochures de 1896 à 1914, plusieurs ont atteint 50 à 100 000 exemplaires, chaque édition étant tirée à 5 ou 10 000 exemplaires. La *Grève des électeurs* d'Octave Mirbeau aurait dépassé même les 300 000 exemplaires, selon René Bianco (*La Culture libertaire*, Lyon, ACL, 1997, p. 322).

La première traduction anglaise semble être celle de H. M. Hyndman, dans le journal londonien du Social Democratic Party, *Justice*, d'août à octobre 1884. Elle parut en brochure l'année suivante et fut fréquemment rééditée. La même année, le texte fut publié par l'International Workingman's Association (IWMA) à San Francisco, sous le titre *To Young People* dans une traduction de Marie LeCompte ; cette version-là fut aussi rééditée à maintes reprises les années suivantes, jusqu'en Australie et en Inde.

Une traduction en espagnol, *A los Jovenes*, parut à Grenade en 1885 et fut reprise au cours des décennies suivantes à Buenos Aires, Montevideo, Santiago, Cadix ou Madrid. En italien, *Ai Giovani* parut en 1884 et fut réédité en 1899 à West Hoboken, New Jersey, avec une préface de l'individualiste anarchiste Giuseppe Ciancabilla (1872-1904).

« Ces quelques pages... ont déjà porté de par le monde le frisson des nouveaux enthousiasmes, les vibrations contagieuses de l'idée de révolte, le souffle puissant de la nostalgie de liberté...

Vivre librement, parler librement, aimer librement. Vous y pensez ? Amener chaque jour, dans la vie abjecte d'esclave du monde qui nous entoure, l'esprit de révolte permanent, et pas d'une révolte aveugle, inconsciente, impulsive, folle, mais d'une révolte calme, sereine, fruit de la raison, de la réflexion logique et persuasive.

Ah ! Quelle propagande que celle de l'exemple, compagnons, bien plus que la dissertation théorique ou la péroration sentimentale d'un instant ! Comme les rapports de la vie se transformeraient peu à peu, et comme – avec l'action révolutionnaire – se préparerait le terrain de la transformation sociale imminente qui nous sortira de la crise douloureuse du conflit inévitable entre le vieux et le nouveau monde !

Et je résume, je concrétise, je synthétise, je scelle ici cette idée, non pas neuve mais bien vraie : Pour hâter la réalisation de la société des hommes libres, il ne suffit pas de démolir la vieille société mourante. Il faut dès à présent nous habituer à sentir, à penser, à aimer, à comprendre, à réfléchir, à parler, à créer, à vivre en liberté et pour la liberté.»

Pour avoir publié une traduction dans son journal, l'anarchiste japonais Osugi Sakae fut condamné à trois mois de prison en 1906 pour violation de la loi sur la presse. En Corée, la brochure influença les anarchistes dans les années 1920.

Plusieurs personnes ont témoigné de l'influence de cette lecture sur leur vie et leurs engagements. Elizabeth Gurley Flynn, la *Rebel Girl* chantée par Joe Hill, raconte que c'est ce qui l'a poussée à une vie de militante. Manuel Komroff, un écrivain associé à la Modern School de New York, relate que « cela m'a servi de boussole pour aller dans la bonne direction ». Ba Jin lut vers 1918-1919 la version chinoise de Li Shizeng, qui le marqua profondément. Je pourrais continuer : Frans Masereel, Upton Sinclair, Victor Serge et d'autres ont tous témoigné de l'influence exercée par ce texte.

Difficile d'imaginer combien de lectrices et lecteurs purent être passionnés par le texte de Kropotkine, sans tous en témoigner. Je me bornerai à citer Hyndman, son premier traducteur anglais, qui décrivait *Aux Jeunes Gens* comme « la meilleure brochure de propagande jamais rédigée » (*Record of an Adventurous Life*, New York, 1911, p. 244-245).

Paraskev Stoyanov (1871-1940), racontant ses souvenirs en 1927 (Max Nettlau Papers, n° 2 750, IISG Amsterdam) : « C'est grâce à la lecture de la brochure *Aux jeunes gens*, en roumain, lue par moi quand j'étais en IV^e classe du gymnase (j'avais alors 15 ans) que la révélation de l'anarchie s'est faite en moi. C'est très naturel que j'aie toujours eu pour Kropotkine la vénération, les sentiments qu'un croyant aurait pour son parrain, pour celui qui l'introduirait dans la religion ! »

Milly Witkop Rocker (1877-1955) raconte dans ses mémoires (*Der Frauen-Bund*, 2, 1923, extrait traduit par Gaël Cheptou pour *À contretemps* 27, juillet 2007) : « Lorsque j'arrivai à Londres, je n'étais encore qu'une jeune fille de 17 ans, originaire d'un village russe et qui se trouvait entièrement sous l'emprise d'une conception strictement religieuse du monde. Comme tant d'autres, j'entrai en contact pour la première fois avec les idées du socialisme moderne dans le grand ghetto de l'East End, et j'acquis peu à peu des convictions qui étaient diamétralement opposées à mes anciennes conceptions. J'avais déjà lu quelques études de Lassalle, Marx et Engels dans *Di Tsukunft* [L'Avenir], l'organe socialiste yiddish de New York, lorsque le petit écrit de Kropotkine *Aux jeunes gens* me tomba entre les mains. L'impression que me fit sa lecture était indescriptible. Je sentais que chaque mot de

l'homme qui avait écrit ces lignes venait du fond de son âme, et je le vénérâis avec toute la passion dont seule est capable une idéaliste. »

Victor Serge (1890-1947) écrit dans « Méditations sur l'anarchie », *Esprit*, 1^{er} avril 1937 : « La première brochure anarchiste que je lus fut celle de Pierre Kropotkine, *Aux jeunes gens*. J'en vois encore la couverture jaune. Je devais avoir un peu plus de seize ans. J'étais apprenti photographe et jeune garde socialiste. »

La brochure est un appel aux armes. Elle est profonde, cinquante, réprobatrice, passionnée – et souvent tout cela à la fois – et elle est empreinte d'une fière morale. À la première lecture, on se représente aisément Kropotkine l'écrivant dans un état particulier de conscience, tant ses pages sont pleines de colère, de frustration, mais surtout d'espoir. Il faut la relire pour apprécier sa structure, élaborée pour mener le lecteur à réaliser que des réformes partielles ne peuvent en rien apaiser les blessures mentales et physiques infligées par le capitalisme. C'est un texte intelligent et fort, et on comprend bien qu'il ait suscité passions et engagements chez nombre de ses lecteurs.

Trois chapitres sur quatre s'adressent aux jeunes gens qui font des études, issus de la bourgeoisie, voulant devenir médecins, scientifiques, avocats, ingénieurs ou enseignants, ainsi qu'aux artistes, sculpteurs, poètes. L'impossibilité des réformes est décrite pour chacune de ces professions. Si nous ne nous débarrassons pas du capitalisme, les gens continueront à mourir de pauvreté, la justice sanctionnera injustement ceux qui n'ont rien et qui cherchent à prendre les choses en main afin de réparer ces injustices ; le progrès scientifique et industriel servira à engranger des richesses pour les riches et à aggraver la misère des miséreux. La prose de Kropotkine, même dans des traductions parfois hésitantes, résonne de sa colère : « Que conseillerez-vous à la malade, Monsieur le docteur ? [...] Un bon bifteck chaque jour ? un peu de mouvement à l'air libre ? une chambre sèche et bien aérée ? Quelle ironie ! Si elle le pouvait, elle l'aurait déjà fait sans attendre vos conseils ! »

Aux jeunes gens prend carrément le parti des pauvres et des exploités. La seule issue morale pour les jeunes professionnels, c'est d'adhérer à la cause du socialisme, de devenir révolutionnaires et de hâter la révolution sociale, contribuant ainsi à détruire la misère et les maux engendrés par le capitalisme. Selon Kropotkine, si on est altruiste, si on est quelqu'un de moral, il n'y a aucune autre voie

à suivre, sauf à abandonner toute espèce d'empathie et prendre le parti des riches. Aucune voie médiane, dans cette situation, n'a de sens logique.

Je crois ne pas extrapoler en disant que cette passion, cette émotion lisibles dans les premiers chapitres de la brochure proviennent de l'expérience vécue par Kropotkine lui-même. Issu d'un milieu privilégié, il a choisi son camp en adhérant au cercle Tchaïkovsky en 1872¹, s'engageant aux côtés du « peuple » (terme complexe, aux significations multiples) à un âge un peu plus élevé que celui des autres membres du groupe, subissant la prison en 1874. Je pense que bien des exemples qu'il donne ici proviennent des expériences vécues par ses camarades – des hommes et des femmes qui « n'étaient pas des théoriciens du socialisme, mais ils étaient devenus socialistes en vivant de la vie modeste des ouvriers... et en refusant de jouir pour leur satisfaction personnelle des richesses qu'ils avaient héritées de leurs pères »².

Nous savons aussi que, quand Kropotkine rédigeait sa brochure, des jeunes gens similaires aux « tchaïkovtsy », les membres du groupe Narodnaya Volya, menaient une guerre contre le tsar et les forces de sécurité russes, faisant preuve d'un courage extraordinaire.

Kropotkine évoque aussi un autre groupe de gens qu'il connaît bien, les ouvriers radicalisés révolutionnaires, et il présente à travers eux une esquisse du changement révolutionnaire. Ces ouvriers ont lu avec intelligence et ils ont su combiner ces lectures avec leur expérience vécue. Ils forment de petits groupes, réalisent l'importance de l'internationalisme en créant des liens outre-mer, publient des journaux au prix de leur sommeil et de leur nourriture. C'est ainsi que le message révolutionnaire pourra se diffuser. Quand le moment sera venu, ils monteront sur les barricades où ils verseront probablement leur sang. Leur engagement, dans les pires conditions économiques que l'on puisse imaginer, force le respect. On ne peut en effet nier l'admiration profonde que Kropotkine montre pour ces hommes, les oiseaux-tempête du changement. Il a rencontré des hommes de cette espèce, ce sont eux qui ont influencé et continueront d'influencer sa pensée et ses écrits, ainsi que les écrits de bien d'autres anarchistes : sachons reconnaître que ce sont les pierres angulaires de cette brochure. Quand Kropotkine en appelle aux étudiants, il les appelle à se joindre à ces hommes qui, bien que peu nombreux, sont l'espoir de l'avenir du monde.

1. À ce sujet, on peut lire *Les tchaïkovtsy. Esquisse d'une histoire (par l'un d'entre eux)*, 1869-1872, texte anonyme remarquablement édité par Thibault Bâton et Korine Amacher, Rennes, Pontcerq, 2013.

2. Pierre Kropotkine, *Autour d'une vie* [1907], Paris, éd. du Sextant, 2012, p. 278.

Ce genre d'appel soulève quand même une question intéressante. Que font ces jeunes gens, une fois qu'ils ont adhéré à la révolution sociale ? Quelles relations ont-ils avec la classe ouvrière et les pauvres (dans l'idée de Kropotkine, il semble s'agir de deux catégories différentes) ? L'auteur suggère que « vous venez, non pas en maîtres, mais en camarades de lutte ; non pas pour gouverner, [...] moins pour enseigner que pour concevoir les aspirations des masses, les deviner et les formuler ; [...] alors, mais alors seulement, vous vivrez d'une vie complète, d'une vie rationnelle ». Présenté en termes généraux, cet appel a eu des résonances dans le monde entier, nous l'avons vu. Il propose une mission, une vie aux objectifs vertueux et honorables, et nombre de lecteurs et lectrices suivirent la voie qu'il avait ouverte au travers de leurs privilèges.

Je trouve pourtant que, malgré sa force, *Aux jeunes gens* reflète une tension centrale au sein des idées et de la propagande anarchistes, tension avec laquelle nous ne cessons de nous colleter. Pour le dire brièvement, beaucoup d'auteurs anarchistes n'ont aucune expérience de la vie ouvrière et sont incapables d'en parler et d'offrir à la classe ouvrière une alternative adéquate et attirante. Ici j'entends par classe ouvrière celles et ceux qui ne sont pas des militants, qui ne participent pas à des groupes qui élaborent un projet révolutionnaire : pauvres, chômeurs, marginaux, qui mènent une vie que la plupart des anarchistes ne connaissent pas et ne comprennent guère.

Dans ce sens, la quatrième partie d'*Aux jeunes gens* est décevante. Farcie de clichés, mélodramatique, elle n'a pas la proximité et la puissance des premières parties. La jeune femme séduite par le fils du patron est directement issue de la presse de boulevard. Le tableau que Kropotkine dépeint de la vie ouvrière manque, plus généralement, de conviction et de réalisme. Les ouvriers sont unidimensionnels, sans complexité émotionnelle ni intellectuelle – des qualités qu'ils devraient acquérir, semble-t-il, en adhérant au mouvement.

Il faut aussi admettre que le portrait que Kropotkine dresse des femmes est problématique, c'est le moins qu'on puisse dire. Il ne voit pas ce qui lui crève les yeux, dans le mouvement même dont il fait partie. Il ne comprend pas que les femmes ont leur propre projet, les considérant seulement par rapport à leurs maris et à leurs fils : « Voulez-vous qu'ils restent toujours les esclaves du patron, la chair à canon des puissants, le fumier qui sert d'engrais

76 • ÉDUIQUER À L'ANARCHISME ?

aux champs des riches ? Non, mille fois non ! [...] Je sais aussi que votre cœur battait lorsque vous lisiez comment les femmes du peuple de Paris se réunissaient sous une pluie d'obus pour encourager "leurs hommes" à l'héroïsme. » Mais il y a toujours eu dans les milieux anarchistes et révolutionnaires des femmes d'action, des femmes courageuses qui agirent de leur propre initiative : Kropotkine mentionne d'ailleurs « cette femme qui alla loger une balle dans la poitrine du satrape » (Vera Zassoulitch en 1878) ou « ces femmes espagnoles qui vont aux premiers rangs présenter leurs poitrines aux baïonnettes des soldats, lors d'une émeute populaire » (à Alcoy en 1873). Mais il a de la peine à envisager que les femmes aient une vie politique ou intellectuelle hors de leurs relations avec les hommes.

Il écrit pourtant que c'est près de Clarens, en Suisse, que « aidé de ma femme, avec laquelle je discutais toujours chaque événement et chaque projet d'article avant de l'écrire, je produisis ce que j'ai écrit de meilleur pour le *Révolté*, notamment l'appel *Aux jeunes gens*, qui fut reproduit à des centaines de mille d'exemplaires et traduit dans toutes les langues » (*Autour d'une vie, op. cit.*, p. 383).

Il y a une trentaine d'années que je fréquente la brochure *Aux jeunes gens* ; j'y vois maintenant la quête d'une conversation sensée entre l'anarchisme et les masses ouvrières. Kropotkine s'y essaie au moins, et, s'il ne trouve pas la bonne formulation, qui a bien pu y parvenir ? Au-delà de l'image fameuse du militant ouvrier autodidacte qui discute dans les cafés (comme dans les brochures de Malatesta, *Au café* ou *Entre paysans*), il n'y a guère de gens, dans la littérature anarchiste que nous connaissons et que nous désignons comme telle, qui ont trouvé les mots justes, le ton juste, voire le juste silence pour amener les masses ouvrières à cette idée magnifique.

Certains y sont presque arrivés. En 1885, l'année même de la publication en anglais de la brochure, quelques anarchistes de Londres s'essayaient à trouver ce langage. Frank Kitz, Charles Mowbray et d'autres qui vivaient dans le Boundary Estate à East London – une des banlieues les plus pauvres de la ville – organisèrent une campagne énergique de distribution de tracts et d'affichage, avec des slogans comme « Lutte ou crève » ou « Revanche ». Ils tenaient des discours chaque fois qu'ils le pouvaient, s'efforçant

d'attirer la population locale à leur notion du socialisme révolutionnaire. Kitz était lui-même né dans la plus grande pauvreté, Mowbray et lui étaient des autodidactes. Ils avaient peut-être les compétences oratoires qui manquaient à Kropotkine, mais la lutte était épuisante, impossible à poursuivre à long terme.

Dans ses souvenirs publiés par le mensuel *Freedom*, de janvier à juillet 1912 (« Recollections and Reflections », sur le site de la Kate Sharpley Library, katesharpleylibrary.net/3r2368), vivant toujours dans une extrême pauvreté, Frank Kitz explique comment ils durent convaincre les gens qu'ils n'étaient pas des indicateurs de police, et puis qu'ils n'étaient pas fous. En effet, quelle personne saine d'esprit irait distribuer de la propagande et organiser la grève des loyers ?

Les historiens de l'anarchisme anglais voient dans Kitz un lien entre les militants allemands et anglais, un homme qui joua un rôle notable dans le développement du mouvement. À mon avis, c'est aussi quelqu'un qui tout au long de sa vie a essayé de compenser les faiblesses de Kropotkine dans sa description de la classe ouvrière et son dialogue avec elle. Lors d'une conférence des socialistes révolutionnaires au club Autonomie de Londres, en août 1890, Kitz avait déclaré : « Nos pires ennemis, aussi étrange que cela paraisse, étaient parmi la lie du peuple... C'était en grande partie de notre faute, à cause de la manière académique dont nous faisions notre propagande. » Pour lui, les révolutionnaires étaient en retard sur les chrétiens, à cet égard. La question continua de le préoccuper. En janvier 1907, il publia un article intitulé « The Problem of the Slums » dans le premier numéro de *Voice of Labour*, qui commençait ainsi : « Si nous voulons atteindre la masse des gens, leur présenter nos principes, réfuter les calomnies de la presse de bas étage, amener les ouvriers à l'action directe volontaire contre leurs conditions, nos méthodes ne suffisent pas à l'immense tâche qui nous attend. »

Il décrit ensuite la brutalité de la vie dans les slums londoniens et presse les anarchistes d'adopter la tactique dont il usait jadis dans le Boundary Estate, estimant que les tactiques actuelles – les rares réunions dans la rue, les journaux pleins de chamailleries entre camarades – « ont autant d'effet sur les masses que si l'on chatouillait un éléphant avec un brin de paille ».

Dans la majeure partie de son texte, Kropotkine a trouvé un langage d'une rare magnificence, et nous avons rappelé l'effet qu'il fit

à ses lectrices et lecteurs, qui à leur tour surent en influencer d'autres. Aujourd'hui, c'est à nous de trouver comment chatouiller l'éléphant, et de créer une autre magnificence d'expression. Kropotkine a ouvert la voie à certains, et je crois que Frank Kitz et ses camarades ont cherché à l'ouvrir pour d'autres, s'adressant aux pauvres, aux proscrits, aux exploités – mais nous n'avons toujours pas trouvé les mots pour leur parler. Il nous faut continuer à nous y essayer. Ils sont si nombreux, ils ont tant à offrir : marchons sur les traces de Kitz pour chercher à obtenir ce soutien fugitif des masses à notre merveilleux idéal ; sans cela, nous courons le risque de n'être rien d'autre qu'une avant-garde ennuyeuse.

Barry Pateman

Aux jeunes filles

Lorsque le socialiste italien Costantino Lazzari traduisit la brochure de Kropotkine en 1884, il voulut l'accompagner de son équivalent féminin, et demanda à la journaliste féministe Anna Maria Mozzoni de le rédiger. *Alle Fanciulle* fut publié la même année, donnant pour auteure les seules initiales A. M. M. Les deux textes sont joints dans la brochure américaine de 1899. *Alle Fanciulle* n'a jamais été traduit, à ma connaissance. Réédité en 1975 à Milan, avec d'autres textes de l'auteur, on le trouve en ligne, notamment sur le site wikisource italien.

« Maintenant, à vous, les jeunes femmes ! Vos mères, tiraillées entre le confesseur, les casseroles, la mode et *le mari que Dieu leur a donné*, reliques d'une ère dépassée, ne pourraient me comprendre.

[...] Si tu as fier caractère, si ton cœur est ardent et enthousiaste, le spectacle de l'injustice et de l'oppression te fera réfléchir et songer à en rechercher les causes.

Tu découvriras que le prêtre qui te maudit est un homme ; que le législateur qui t'opprime est un homme ; que le mari qui te réduit à une chose est un homme ; que le libertin qui t'exploite, le capitaliste qui dérobe le produit de ton travail, le spéculateur qui empoche le prix de ta chair sont des hommes – et qu'en tant qu'hommes ils ont tendance à se tromper, par ignorance ou par intérêt. [...]

Tu penseras que ces hommes qui t'oppriment [...] sont à leur tour

opprimés par d'autres hommes plus forts et plus rusés, grâce aux mêmes préjugés et aux mêmes institutions. [...]

Tu penseras que le travail n'est ni une chose sainte ni un devoir, comme te l'enseigne le stupide dogmatisme de l'école : ce n'est qu'un besoin, il faut le contenir dans les limites du besoin ; et que la femme condamnée à s'agiter comme une machine tout au long de sa vie, dans un travail sans réfléchir, pour soustraire l'homme à la moindre préoccupation de sa vie pratique, est flouée des quatre cinquièmes de son existence, elle est l'eunuque de l'esprit, faite telle pour que les joies de son sultan soient plus grandes encore. [...]

Alors, ô jeune fille, tu répudieras le lien autoritaire du mariage, tu refuseras ta main à l'homme qui t'achète, et tu iras librement avec l'homme que tu aimes et qui t'aime. [...]

Tu voudras que garçons et filles soient tous libres dans leurs pensées, dans leur travail et dans leurs actions, avec pour seule escorte la justice et le respect pour eux-mêmes et pour autrui.

Tu voudras l'indépendance économique de tous et de toutes, parce que c'est cela qui permet la liberté, la dignité, l'amour du savoir et tous les bonheurs possibles.

Tu enseigneras aux unes et aux autres à voir dans les lois et les catéchismes les armes associées des fourbes et des puissants ; à ne respecter que la justice, même dans des lieux abjects ; et à se révolter contre l'injustice, même à l'ombre de la loi et de l'autel.

Mais si pour ton bonheur et celui de tes enfants tu trouves cet appel nécessaire, alors tu seras socialiste. Viens donc, compagne désirée, viens grossir nos rangs. [...]

Nous voulons que tous aient la liberté de penser, le temps pour penser et les moyens qui aident à penser.

Plus de catéchismes ni de bibles, mais la spontanéité, l'observation et la critique. Nous voulons que chacun choisisse son travail et en soit maître dans toute l'activité sociale ; nous voulons abolir le marché de la chair, la famille monarchique, le déséquilibre entre le travail et son produit, et rendre à la jeunesse les joies de l'amour.

Mais pour arriver à cela, une révolution est inévitable, qui ne laisse pierre sur pierre de l'organisation sociale actuelle... »

Rappelons que le Parti socialiste italien ne se constituera comme tel qu'en 1891 ; lors de la parution de cette brochure, le mot socialiste pouvait aussi être utilisé par des anarchistes. Il s'agit probablement là d'une des premières publications « féministes

80 • ÉDUIQUER À L'ANARCHISME ?

libertaires » avant la lettre, plusieurs années avant la critique de la monogamie par Marie-Louise David aux États-Unis (« Monogamic sex relations discussed by Ego and Marie-Louise », *The Alarm*, New York, 1888) et le « Ni dieu ni patron ni mari » du journal des femmes argentines *La Voz de la Mujer, periódico comunista anárquico 1896-1897* (reprint, Universidad de Quilmes, 1997).

APPRENTISSAGES

« L'ignorance du peuple, seule, fait la force des classes dirigeantes. »
Victorine Brocher, *Souvenirs d'une morte vivante* [1909], Paris, 1976.

Dans sa thèse sur l'acquisition de la culture en milieu libertaire, Dolors Marin relève que, dans toutes les autobiographies de militants espagnols qu'elle a consultées ou entendu raconter, « l'apprentissage passe d'abord par l'atelier, pendant la journée de travail, puis en fin de journée par le texte imprimé, appris dans les écoles du soir. Les idées de changement personnel et l'intérêt pour l'expérience autodidacte traduisent la fierté d'appartenir à la classe ouvrière et le choix de la lutte révolutionnaire »³. Lui fait écho ce principe des bibliothèques populaires en Argentine, qui remplissaient « une double fonction : celle d'école, qui offrait une formation de haut niveau, et celle de barricade, le lieu où les syndicats élaboraient leurs projets d'action directe »⁴.

Qu'apprend-on dans ces écoles et ces bibliothèques ? Pas directement l'anarchisme, ou pas seulement ; mais un enseignement autogéré, autodidacte transmet sans doute des valeurs et une éthique, que l'on y cause mathématiques, géographie ou philosophie⁵.

Ils sont nombreux, les militants qui rêvaient de faire des bibliothèques l'instrument de l'émancipation. Paul Otlet voulait rassembler tous les savoirs du monde dans ce qui est devenu le centre d'archives du Mundaneum à Mons⁶ ; l'ex-libris de Nicolas Roubakine, fondateur de la « bibliopsychologie », disait : « Longue vie aux livres, l'arme la plus puissante dans la lutte pour la justice et la liberté⁷ ». En 1894, selon le journaliste Félix Dubois, « les livres destinés à prendre place dans une bibliothèque anarchiste peuvent se diviser en deux catégories : d'une part, les œuvres des philosophes matérialistes, tels que Büchner (*Force et*

3. Dolors Marin, *De la Llibertat per conèixer, al coneixement de la llibertat : L'adquisició de cultura en la tradició llibertària catalana durant la dictadura de Primo de Rivera i la Segona República Espanyola*, thèse, Barcelone, 1990, p. 96.

4. Hector Woollands, cité dans mon article « L'école et la barricade », *Réfractions* n° 1, 1997.

5. Voir l'article de Daniel Colson dans ce numéro, ainsi que les contributions d'Anne Steiner et de Claire Auzias dans *Refuser de parvenir, idées et pratiques*, Nada et CIRA-Lausanne, 2016 (à paraître).

6. <http://archives.mundaneum.org/fr/historique> consulté le 14 août 2015.

7. Jean-François Fayet, « Nicolas A. Roubakine (1862-1946), un militant culturo-révolutionnaire », *Cahiers AEHMO* 19, Lausanne, 2003.

matière), Darwin, Babeuf, Guyau (la *Morale sans obligation ni sanction*), ou de physiologues novateurs en matière sociale ; d'autre part, les ouvrages proprement anarchistes d'écrivains et de savants qui ont écrit soit contre la propriété, soit contre l'État »⁸.

Sans crainte de me tromper, j'ajouterai à cet inventaire les grandes œuvres de la littérature, Victor Hugo ou Zola, des encyclopédies et des manuels. Pour être libre, il faut s'approprier la culture réservée à la bourgeoisie, la science et la sociologie, estiment les anarchistes d'antan, et leur donner un contenu révolutionnaire : c'est la « dinamita cerebral », que l'anarchiste catalan José Llunas opposait à celle des propagandistes par la bombe, dans son journal *La Tramontana*⁹, c'est l'antienne de Fernand Pelloutier, « instruire pour révolter ».

Cela se pratique chez les anarchistes dans tous les pays. Il y a un siècle, « au Mexique, l'école rationaliste de la Maison de l'ouvrier enseignait gratuitement l'hygiène, l'architecture, la chimie, la physique, l'arithmétique, la musique, l'histoire, l'économie, la philosophie, la composition littéraire, l'art oratoire, l'anglais, l'espagnol et l'esperanto »¹⁰. Et pas seulement le crochetage des serrures ; mais toujours des notions utiles au travail manuel et au travail intellectuel, sans hiérarchie entre l'un et l'autre.

Rien ne garantit toutefois que ce genre de formations ait plus incité à la révolte qu'à la carrière. Certains ont pu grâce à elles devenir contremaîtres, voire architectes. Tout comme les enfants des écoles libertaires ont pu préférer l'école publique et ses diplômes, ou d'autres enfants de militants se plaindre de devoir aller à la Libre-Pensée tous les dimanches matin, à l'heure de la messe...

Vingt ans avant la description de Félix Dubois, des compagnons de la Fédération jurassienne regrettaient de ne pas trouver assez de livres utiles en bibliothèque. La section de Vevey lançait un appel :

« À la conscience de notre bonne cause il faut donc ajouter la science.

Compagnons, nous sommes bien loin de nous être assuré l'instruction qui nous est nécessaire pour lutter avec avantage contre les oppresseurs. Par une sanglante ironie du sort, c'est à eux qu'il nous faut même demander ce que nous apprenons. [...] Nous-mêmes, à demi-émancipés, que d'obstacles nous avons à vaincre pour faire notre propre éducation ! Nous lisons, nous étudions le plus souvent au hasard. Quels sont les livres d'étude les plus simples et les plus substantiels à la fois ? Nous ne savons. Quels sont ceux qui, après avoir été

8. Félix Dubois, *Le Péril anarchiste*, Paris, 1894, p. 139. Voir aussi l'inventaire de la bibliothèque d'Albert Lebrun par J. Bailhache, « Un type d'ouvrier anarchiste : monographie d'une famille d'ouvriers parisiens », *La science sociale suivant la méthode d'observation de Le Play*, 1905 (14), en ligne sur Gallica.

9. La citation est souvent reprise, sans référence précise à la date de l'hebdomadaire, qui eut plus de 700 numéros entre 1881 et 1896 et fut le premier périodique anarchiste en catalan.

10. Joël Delhom, « L'anarchisme latino-américain, la littérature et les arts, ou comment rendre populaire la culture savante et savante la culture populaire », *Amerika* 6, 2012, <http://amerika.revues.org/>, consulté le 15 août 2015.

lus, ne laissent pas le devoir de les oublier, le chagrin d'avoir à les désapprendre ? Nul ne nous avertit. Dans quel ordre est-il bon de classer nos études afin d'utiliser chaque minute d'une vie qui doit être consacrée à la libération de nos frères ? Personne ne nous fait profiter de son expérience à cet égard.

[...] Il nous reste à répondre à votre proposition de publier une *histoire des mouvements populaires*. Nous pensons comme vous que cet ouvrage serait d'une grande utilité ; mais il sortirait de notre cadre actuel et nous voudrions, pour le moment, le remplacer par un recueil de chants et de poésies révolutionnaires, qui serait ainsi une histoire des souffrances du peuple et de nos revendications et qui aurait un avantage, celui d'être facilement composé¹¹. »

Facilement ? En 1906, les frères Siegfried et Max Nacht publiaient à Londres le *Chansonnier international du révolté*, 64 pages de chansons en onze langues. « Les chansons ont été notées lors de pérégrinations dans toute l'Europe, dit la préface en allemand, elles ont été composées dans une vraie imprimerie de révoltés, constituée par des acquisitions de contrebande et où nombre d'anarchistes allemands et russes ont appris la typographie » – d'où un respect très approximatif de l'orthographe et une lecture parfois peu aisée. Les trimardeurs y trouveront leur compte, ajoutent les compileurs ; mais poésie et musique ne suffisent pas à détruire la domination sanglante qui règne. « Ce n'est que par la poésie du fracas des combats et la musique de l'explosion des bombes que nous pourrons nous libérer de nos bourreaux. » Dynamite cérébrale et dynamite tout court font ici bon ménage.

11. *Bulletin de la Fédération jurassienne*, 10 décembre 1876, 4 mars 1877.

Marianne Enckell

